

Delphine Horvilleur sur le conflit israélo-palestinien : « L'imbrication du politique et du religieux est une malédiction »

La Croix, 5 octobre 2025, par **Bernard Gorce** et **Fabienne Lemahieu**

Deux ans après les attaques du 7 octobre perpétrées par le Hamas contre Israël, Delphine Horvilleur prend la parole dans La Croix. Face à la radicalisation des débats, des deux côtés, la rabbinne libérale se dit en quête des mots justes pour préserver notre humanité et faire renaître l'espoir.

La Croix : Il y a quelques mois, vous écriviez dans *Euh... Comment parler de la mort aux enfants (I)* : « On se tait car les mots ont cessé de sonner juste. » Vous auriez tout aussi bien pu l'écrire pour décrire le traumatisme du 7 octobre 2023.

Delphine Horvilleur : J'ai écrit ces mots pour évoquer la mort qui lorsqu'elle surgit dans nos vies nous laisse souvent sans voix, sans mots... Mais effectivement je pourrais dire la même chose de ce qui nous arrive aujourd'hui à tous. Au-delà du 7 octobre 2023, j'ai le sentiment qu'on vit dans un temps où les crises s'accumulent autour de nous, qu'elles soient géostratégiques, militaires, environnementales, sociales, etc.

Surtout, nous traversons une crise linguistique majeure. Ce qui est troublant, c'est que cette crise correspond à un moment où l'humanité est en train de développer beaucoup d'artifices autour de la parole. On est capable d'avoir des conversations intimes avec des machines, sorte de prothèses de conversation mais on n'arrive plus à se parler entre nous. Chacun en fait l'expérience, je crois.

Cette « crise des mots » est mortifère pour notre société et condamne très souvent au silence ou à une radicalité de la parole, à un anéantissement de la nuance. Le conflit israélo-palestinien est la quintessence de cette polarisation. On voit bien que les débats sur ce conflit ne tolèrent plus de nuance et attaquent quiconque essaie de la préserver. Pour la première fois de ma vie, j'ai le sentiment que les mots sont impuissants et c'est d'autant plus terrible que, en tant que rabbinne, ils constituent mon seul outil, ma seule arme. Je sens bien que ma parole est empêchée, qu'elle est trop souvent instrumentalisée, inefficace.

Dans le monde juif existe pourtant cette tradition de la controverse...

Notre tradition même est centrée sur le dissensus. Prenez le Talmud par exemple : il est édité sous la forme de débats entre des sages, qui n'ont souvent pas vécu à la même époque ni au même endroit et ne peuvent donc pas s'être disputés. Mais on y retranscrit leur désaccord, on l'étudie. Et c'est un principe clé, selon nos sages, de toute conversation. Or aujourd'hui, je le constate : l'effet de la guerre Israël-Hamas sur les consciences et sur le débat est le contraire de cette controverse. Il ne s'agit pas de débattre avec l'autre mais de l'écraser, de nier son droit à penser différemment.

Vous avez publié, en mai dernier dans le média en ligne Tenoua, que vous dirigez, un texte où vous définissez votre amour pour Israël : « Il est un rêve de survie pour un peuple que personne n'a su ou voulu protéger, et il est le refus absolu de l'annihilation d'un autre peuple pour le réaliser. »

Oui, c'est un peu la définition de mon sionisme : je crois à l'absolue nécessité de l'existence de cet État-refuge pour les juifs. J'ai décidé d'écrire ce texte critique de la politique actuelle du gouvernement israélien, à mon retour d'un séjour à Tel-Aviv. J'avais passé du temps avec les familles d'otages, dont je suis très proche, et c'est elles qui m'ont demandé de parler, pour elles et avec elles.

Certains ministres du gouvernement de Benyamin Netanyahou venaient de prononcer notamment ces phrases qui me sont apparues insupportables : « *La famine est une arme de guerre légitime* », « *il n'y a pas d'innocents à Gaza* » et « *le retour des otages n'est pas une priorité* ». J'ai senti qu'au nom de mon amour pour Israël, je devais parler.

Dans ce texte, vous condamnez explicitement la politique de Benyamin Netanyahou...

Je l'ai fait comme je le fais souvent dans mes sermons, sous l'angle de « *l'amour du prochain* », mais pas tel qu'on entend cette expression dans la culture populaire, comme un amour inconditionnel de l'autre, ou même de son ennemi. Le Nouveau Testament interprète ainsi cette notion.

Mais il y a un décalage évident entre cette lecture chrétienne et la lecture qu'en font les juifs. Le judaïsme s'intéresse particulièrement au verset qui précède cet amour du prochain dans le Lévitique. Là, il y est écrit : « *Tu sauras adresser des reproches à ton prochain, et alors tu pourras l'aimer comme toi-même.* »

Ce qui signifie que l'amour du prochain dépend de notre capacité à lui exprimer une critique quand il le faut. Et si tu sais adresser des reproches, si tu sais placer devant son visage un miroir pour qu'il s'y regarde et l'accompagner dans cette autocritique, alors tu feras preuve d'amour. De mon point de vue, aimer vraiment Israël, c'est savoir parfois énoncer une critique.

« *Toute critique de la politique de l'Etat d'Israël est légitime, mais l'attente d'exemplarité qu'on lui impose est parfois injuste* »

Vous parlez dans votre tribune de « *l'âme d'une nation* », à quoi faites-vous référence ?

À ce qu'a été le rêve et le projet des fondateurs d'Israël. Dans la déclaration de l'État d'Israël, l'âme juive est convoquée dans le texte même. Il s'agit du retour à Sion d'un peuple qui a toujours aspiré à y revenir, sans jamais connaître de sécurité dans son exil.

Mais cette vision spirituelle n'a rien à voir à mon sens avec la façon dont le politique et le religieux se tiennent aujourd'hui la main dans un projet messianisme ultranationaliste de certains ministres de Netanyahou. Leur vision eschatologique, leur conviction de réaliser la volonté de Dieu à chaque expansion territoriale empêchent toute perspective de paix.

Face à eux, des fanatiques islamistes développent leur religiosité mortifère. Et toute solution devient introuvable. Voilà comment ce conflit, qui est une guerre de territoire, se transforme en guerre de religion. L'imbrication du politique et du religieux est une malédiction.

Le président de la Conférence des évêques de France, le cardinal Aveline, exprimait récemment dans *La Croix* sa tristesse de voir l'État d'Israël « *s'éloigner de ce qu'est Israël dans l'histoire du salut* ». Qu'est-ce que cela vous inspire ?

J'essaie toujours de comprendre ce que signifie cette attente d'exemplarité à l'égard de l'État d'Israël, par rapport à un destin qui serait le sien, et que n'aurait pas à remplir une autre nation. D'abord l'État d'Israël moderne n'est pas l'Israël biblique, même s'il porte le même nom. Mais je constate qu'il existe une charge symbolique qui repose sur l'État d'Israël aujourd'hui, qui est de l'ordre « psychanalytico-théologique ». Comme une attente à l'égard des juifs, qui ont enfin un État et devraient se comporter différemment de tout autre État pour être à la hauteur du salut, c'est-à-dire pour être légitimes à s'y installer.

Bien sûr, en tant que rabbine, je réalise que j'ai bien souvent des attentes particulières vis-à-vis de cet État, et notamment un espoir qu'il se comporte selon les principes des prophètes de notre tradition.

Mais je suis tout aussi consciente du décalage entre un idéal, une utopie et une politique réaliste. À nouveau, toute critique de la politique de cet État est légitime, mais l'attente d'exemplarité qu'on lui impose est parfois injuste.

Vous avez fait l'objet de nombreuses attaques, parfois violentes, venues notamment de la communauté juive. Comment l'analysez-vous ?

Je connais la douleur de mon peuple qui est aussi la mienne. Je connais son traumatisme qui est aussi le mien. En formulant des critiques, j'ai bien senti que certains au sein de ma propre communauté n'étaient pas capables d'entendre cela. Mes mots que je voulais mesurés, mes paroles de modération que je continue à penser nécessaires, n'étaient pour ceux-là pas audibles.

Tel est aussi le propre des temps de guerre : l'écoute y rétrécit atrocement. Le temps est alors à qualifier d'ennemi quiconque ne pense pas exactement comme vous. Qui plus est s'il se trouve être à l'intérieur de votre propre famille. La douleur et le traumatisme nous transforment. C'est vrai pour celle des juifs, comme pour l'immense douleur des Palestiniens et des Israéliens.

« La haine antisémite se nourrit frénétiquement de ce conflit aujourd'hui et l'instrumentalise constamment pour se renforcer. »

Voyez-vous malgré tout une issue ?

C'est une crise majeure que nous traversons tous, je suis très inquiète, mais les jours où je suis optimiste, j'estime que c'est un défi extraordinaire pour notre génération. Nous sommes à un moment où il est peut-être possible d'inventer une autre philosophie politique, un modèle qui prendrait en compte les fragilités et ne serait pas juste centré sur la force. Je sais bien qu'elle est au cœur de bien des politiques aujourd'hui. Mais je me dis qu'il pourrait en être autrement.

Partagez-vous le trouble de la communauté juive sur la reconnaissance de la Palestine ?

Je reste en faveur de la solution à deux États même si nombreux sont ceux qui la jugent irréaliste. Je continue à penser que l'existence d'un État palestinien est vitale pour les Palestiniens comme pour les Israéliens. Dès la création d'Israël, David Ben Gourion, le premier ministre, ne concevait pas les choses autrement. Cet État doit-il voir le jour immédiatement et sans condition, ou dès qu'une gouvernance autre que celle du Hamas le rendra pleinement légitime... ? Je ne pense pas que ce soit la place d'un rabbin de se prononcer sur cette question géostratégique.

Êtes-vous inquiète de l'antisémitisme à l'œuvre, en France et dans le monde ?

La haine antisémite se nourrit frénétiquement de ce conflit aujourd'hui et l'instrumentalise constamment pour se renforcer. La vie de beaucoup de juifs de diaspora devient un enfer. Les gens ne mesurent pas ce que vivent aujourd'hui tant de Français juifs. Ce sont des synagogues menacées, des enfants agressés dans des écoles, des parents qui ont peur, des étudiants qui se cachent... Ma communauté a plus que jamais besoin d'être accompagnée. Mon rôle de rabbine est celui-là : les envelopper, me tenir à leurs côtés.

Où trouvez-vous vos sources de réconfort ?

Quand j'ai le sentiment que je ne trouve plus les mots justes, je vais chercher du côté de la fiction, de la poésie, de la mystique car ces sources d'inspiration me rappellent qu'il existe un au-delà du langage, un plus grand que nos mots empêchés... Et aussi une possibilité infinie de se réinventer. Je ne sais pas comment se résoudra ce conflit et qui détient la clé de cette résolution. Souvent je me dis qu'elle n'est pas juste entre les mains des diplomates et des généraux mais qu'il faut aussi la chercher

du côté des artistes, des écrivains ou des poètes, de ceux qui chérissent les récits, les inventent, les transmettent.

Et puis chacun doit se demander comment renforcer les narratifs qui se situent du côté de la vie. En ce moment je lis beaucoup de poésie, israélienne et palestinienne. J'essaie de faire résonner ces mots y compris dans nos lieux de culte, durant les offices. Il faut continuer sans fausse naïveté à se demander ce que signifie vraiment choisir la vie, comment faire renaître l'espoir, comment préserver notre humanité.

(1) Bayard/Grasset, 108 p., 14,90 €.